

## Les Naturiens libertaires ou le retour à l'anarchisme préhistorique

par [Arnaud Baubérot](#)

Dans [Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle 2013/1 \(n° 31\)](#), pages 117 à 136

Au cours de l'été 1894, un curieux journal illustré, intitulé *l'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, circule à Montmartre. Sur quatre pages, son unique auteur, le dessinateur Émile Gravelle, met en scène la vie idéalisée des hommes préhistoriques et proclame sa haine de la civilisation, source de toutes les misères du temps. Bien qu'il n'y exprime aucune opinion politique, sa publication suscite un intérêt particulier de la part des anarchistes de la Butte. Gravelle noue rapidement des liens dans ce milieu et plusieurs compagnons l'encouragent bientôt à créer un groupe pour diffuser ses idées [\[1\]\[1\]Archives de la préfecture de police de Paris \(APPo\), Ba 303,....](#). Fort de ce succès, il publie en février 1895 un second numéro de *l'État naturel* dans lequel il développe avec plus d'ampleur son programme de retour à la nature [\[2\]\[2\]Notamment dans le second article reproduit ici : Émile...](#), puis fonde, deux mois plus tard, le cercle des Naturiens libertaires. Le soir du 16 avril 1895, une quinzaine de personnes répondent ainsi à son appel et, dans l'arrière-salle d'un marchand de vin de la rue Blanche, assistent à la naissance de ce groupe qui se propose de réunir « tous ceux qu'intéresse le retour à l'état de nature [\[3\]\[3\]APPo, Ba 1508, dossier « Naturiens », note de l'informateur...](#) ».



[\[2\]](#) Peu structuré, sans marque formelle d'adhésion ni cotisation, le groupe des Naturiens tient des réunions hebdomadaires d'avril 1895 au mois de février 1896, puis de façon plus épisodique jusqu'en mars 1897. Annoncées dans la presse libertaire, celles-ci rassemblent généralement cinq à quinze personnes et font l'objet d'une surveillance policière étroite [\[4\]\[4\]Malgré la petitesse du groupe, la préfecture de police dispose...](#). Des conférences mensuelles et des banquets attirent une assistance un peu plus fournie, de 20 à 50 personnes selon les indicateurs, une centaine en de rares occasions, et assurent aux Naturiens une renommée certaine dans les milieux libertaires. Parmi les habitués du groupe – des anarchistes montmartrois qui n'hésitent pas à contester occasionnellement les vues de Gravelle –, se distingue un petit noyau de disciples fidèles qui reprennent à leur compte les thèses du dessinateur et s'attachent à les relayer. Ce sont eux, notamment, qui signent le manifeste des Naturiens propagandistes intitulé « Notre base » et que publie Gravelle dans la troisième livraison de *l'État naturel*, alors même que le groupe a cessé de se réunir [\[5\]\[5\]Les Naturiens \(propagandistes\), « Notre base », l'État naturel...](#)

3Le début de l'année 1898 marque un bref regain d'activité pour les Naturiens. En février, alors que Gravelle fait paraître le quatrième numéro de *l'État naturel* [\[6\]\[6\]L'État naturel, organe des Groupes naturiens, paraissant tous...](#), une note de police annonce la reprise des conférences mensuelles du groupe [\[7\]\[7\]APPo, Ba 1508, dossier « Naturiens », note de l'informateur...](#). Toutefois, cette renaissance n'est que de courte durée. Gravelle, dont la compagne est décédée le 5 avril, prend ses distances avec le groupe des Naturiens libertaires qui se disloque alors définitivement.

4Malgré son caractère éphémère et relativement confidentiel, l'histoire du groupe des Naturiens présente un intérêt certain, et cela à double titre. D'une part, il révèle la capacité mobilisatrice qu'a pu recueillir, à un moment précis et dans un groupe social donné, la promesse d'une rupture radicale avec la modernité par le retour à un âge d'or décrit de manière très concrète comme les temps préhistoriques. D'autre part, la brièveté même de cette mobilisation suggère que l'élan qui la soutient appartient au registre de l'émotion plus que de la raison. Intimement lié à la personnalité charismatique de son initiateur et à la capacité de ce dernier à faire vivre le mythe qu'il annonce, l'état naturel avec lequel les Naturiens rêvent de renouer perdra toute force mobilisatrice lorsque Gravelle commencera à prendre ses distances avec ses anciens compagnons. Parmi ces derniers, ceux qui resteront attachés au projet de retour à la nature iront alors chercher du côté de l'hygiénisme naturiste des formes plus rationalisées d'engagement [\[8\]\[8\]Je me permets de renvoyer ici aux chapitres 8 et 9 de mon...](#)

## Un récit mythologique

5L'écho qu'ont rencontré les publications de Gravelle et la constitution du groupe des Naturiens reposent en premier lieu sur l'appropriation d'un récit de type mythologique dont le dessinateur a donné les grandes lignes dès le premier numéro de *l'État naturel*. Ce récit est d'abord celui d'une chute : dans les temps primitifs vivaient des « êtres beaux, sains et vigoureux » dont l'existence était idyllique et insouciance, puis vint la Civilisation, corrompue et corruptrice, apportant son lot de maladies, de tares physiques, morales et sociales dans lesquelles l'homme moderne se débat [\[9\]\[9\]Émile Gravelle, « Vive la Nature », l'État naturel et la part...](#). C'est sur la base de ce tableau pessimiste de la société moderne, qui associe d'une façon relativement classique le progrès à la décadence, que Gravelle propose de rompre avec les modes de vie contemporains pour revenir à la vie heureuse et facile des chasseurs préhistoriques. Les gravures qui illustrent abondamment ses publications lui permettent à la fois de mettre en scène de manière concrète la beauté attrayante de ce paradis perdu et de l'opposer aux misères de la civilisation urbaine et industrielle. Le dessin (voir ci-contre) qui occupe toute la hauteur de la première page, par exemple, montre un « homme primitif » qui s'adresse à « 4 civilisés » – un mineur, un ouvrier, un paysan et un employé – et, sur fond de fumées noires et de paysage urbain, « leur manifeste sa stupéfaction de les voir si délabrés ou grotesques [\[10\]\[10\]L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation...](#) ». Dans ses textes, Gravelle complète la force évocatrice de ses dessins par des argumentations précises qui étaient, selon lui, le sérieux de son programme. Ainsi, dans le second numéro de *l'État naturel*, il se livre à un étonnant calcul qui consiste à diviser la surface fertile du territoire par le nombre d'habitant pour conclure qu'un partage équitable du milieu naturel permettrait d'attribuer « 10 à 12 000 mètres carrés de terrain productif à chacun et « que cet espace mi-partie bois et pâturages peut produire la nourriture de bétail, gibier et volaille représentant 1000 kilog. de viande par an à chacun [\[11\]\[11\]E. Gravelle, « Nature et civilisation », op. cit., p. 2.](#) ». Le retour à la nature se dessine alors comme la recherche d'un état précédant toute forme d'organisation sociale, dans





Selon lui, une vache y trouverait très bien sa nourriture et, pour sa part, « il se contenterait de jeter sur le sol toutes sortes de graines qui pousseraient à profusion et sans aucun labeur [12][12]APPo, Ba 1508, dossier « [Naturiens](#) », [Rapport de la direction...](#) ». À un autre qui lui demande si la satisfaction des besoins usuels dans l'état naturel n'entraînera pas la nécessité de monter des usines, il répond que quiconque voudra se procurer ces ustensiles n'aura qu'à se les fabriquer. « Si j'ai besoin d'un couteau, conclut-il, j'extraierai du minerai de fer pour le fabriquer moi-même, et les autres feront comme moi [13][13]Ibid., 27 novembre 1895. »

7 Cette évocation d'une nature bienveillante, pourvoyeuse des biens nécessaires, s'apparente bel et bien à la promesse d'un âge d'or, restaurant le bonheur et l'harmonie des temps primitifs, par la destruction complète des règles qui fondent l'ordre social. La force de conviction avec laquelle Gravelle énonce cette promesse lui assure l'adhésion d'un groupe de disciples qui s'approprient alors ses thèses et se chargent de les développer. Lors de la réunion du 9 juillet 1895, par exemple, le naturien Henri Beaulieu, évoque la possibilité de rétablir concrètement cet idéal de vie primitive libertaire et égalitaire et explique aux personnes présentes que l'état naturel est la réformation des lois sociales, que l'on pourrait vivre des produits de la terre sans aucun travail et que celui qui voudrait s'adonner à d'autres travaux, tels que la mécanique, l'extraction des minerais du sol, etc., serait laissé libre, en un mot que chacun ferait ce qui lui plairait. Dans l'état actuel, ce sont toujours les mêmes qui ont tout et les ouvriers qui travaillent du matin au soir pour les enrichir. Dans l'état naturel, chacun aura sa part et vivra mieux. Au lieu d'avoir des châteaux, on fera comme les hommes qui vivaient il y a six mille ans ; on aura des cavernes ou des cabanes [14][14]Ibid., 10 juillet 1895.



8 Quelques mois plus tard, dans un article publié par la revue anarchiste *la Nouvelle Humanité*, le même Beaulieu annonce à nouveau la proximité de cet âge d'or, et oppose aux frustrations et aux misères de la vie quotidienne l'abondant festin qu'offrira le retour à l'état naturel :

*Voilà travailleurs, votre vie dans la société actuelle. Bien au contraire est celle que vous trouverez dans le retour à l'État Naturel. Vous ne serez plus astreints à d'autres labeurs, que celui qu'il vous fera plaisir de faire pour votre usage et votre satisfaction personnels ; plus de ces travaux fatigants et répugnants qui font de vous des Hommes machines courbés journellement et pendant des années sur le même travail ; vous trouverez dans la grande Nature tout ce que vous pourrez décider, vous jouirez enfin à votre tour des richesses immenses qu'elle renferme. Votre nourriture vous sera abondamment fournie ; à votre tour, vous goûterez à toutes ces belles pièces de volailles et ces primeurs magnifiques que vos yeux admirent à tous ces luxueux établissements ; mais que vous ne pouvez vous offrir* [\[15\]\[15\]Henri Beaulieu, « Aux travailleurs », la Nouvelle Humanité, I,...](#)

## Les sources du paradis perdu

[10](#)Né dans les tumultes de la révolution industrielle, le socialisme libertaire a longtemps associé aux notions de progrès et de développement technologique l'asservissement de l'homme par la société bourgeoise et capitaliste. Sa culture révolutionnaire est longtemps restée imprégnée de la nostalgie d'un communisme libertaire primitif et mythique dans lequel l'homme à l'état naturel, ignorant la propriété privée, aurait vécu en harmonie avec la nature et avec ses semblables. De Rousseau à Tolstoï en passant par Thoreau, toute une littérature a alimenté, au cours du xix<sup>e</sup> siècle, la tradition antiprogressiste de l'anarchisme, ainsi que son aspiration au retour à la nature et à la simplification de l'existence [\[16\]\[16\]Voir notamment Henri Arvon, L'anarchisme au xx<sup>e</sup> siècle, Paris,...](#)

Toutefois, à l'extrême fin du siècle, l'attitude du mouvement anarchiste à l'égard du machinisme, du développement technologique et de la notion de progrès évolue radicalement. Les prises de positions de Jean Grave ou de Kropotkine [\[17\]\[17\]Tout d'abord hostile à l'idée de progrès, Pierre Kropotkine,...](#) contribuent à orienter la réflexion militante vers les questions de la propriété des moyens de production, de l'organisation et de la durée du travail, du rôle du syndicat dans l'organisation de la société future. L'attachement libertaire à la thèse de la préexistence d'un ordre naturel, auquel l'homme doit se conformer pour accéder au bonheur et à l'harmonie, en dépit des progrès de la civilisation, subsiste mais sous des formes en partie rationalisées. Chez Élisée Reclus, par exemple, l'étude géographique est intimement liée à l'idée d'une nature harmonieuse régie par des lois que la science peut mettre à jour et dont la connaissance et le respect sont nécessaires à la liberté humaine [\[18\]\[18\]Élisée Reclus, L'Homme et la terre, Paris, La Découverte, 1998,...](#)

[11](#)De façon plus fruste et plus radicale, la culture libertaire du Montmartre populaire de la fin du siècle continue d'opposer le mythe d'un état naturel idéal à l'oppressante civilisation [\[19\]\[19\]Voir Richard D. Sonn, Anarchism and cultural politics in fin de...](#) Dans les publications et les réunions des Naturiens, la référence à l'état naturel et au retour à la nature renvoient donc à un univers de sens et de codes encore partagé, sans être pour autant formulé de façon précise, par toute une frange du monde anarchiste, militant ou sympathisant, et évoquent inmanquablement la promesse de la société libertaire idéale. L'écho que rencontrent les thèses de Gravelle, aussi bien dans leur capacité à susciter la formation d'un groupe de disciples convaincus qu'à rassembler un public plus large à l'occasion de conférences ou de banquets, témoigne ainsi de la force mobilisatrice que conserve le mythe de l'état naturel.

[12](#)Dans les publications de Gravelle, la large place réservée aux gravures lui permet toutefois de donner à son évocation de l'état naturel une tournure plus concrète. La parfaite correspondance de

ses dessins aux canons contemporains de la représentation des hommes préhistoriques, ainsi que l'allusion qu'il fait à une exposition tenue au Musée de l'artillerie, à Paris [20][20]E. Gravelle, « [Vive la Nature](#) », [op. cit., p. 2.](#), montrent la manière dont la vulgarisation scientifique a pu également nourrir sa construction mythologique. À plusieurs reprises, en outre, le chef de file des Naturiens témoigne d'une culture autodidacte forgée au contact de la littérature savante ou de vulgarisation. Sa description des conditions de vie dans les cavernes, par exemple, s'appuie sur la citation de travaux de géologues [21][21]Ibidem.. Les ouvrages de Lesbazeilles et de Depelchin [22] [22]Eugène Lesbazeilles, [Les forêts, Paris, Hachette,...](#) consacrés aux forêts lui permettent également d'étayer sa thèse d'une nature originelle abondante et généreuse. Conformément aux connaissances admises en son temps, il affirme que le sol de la Gaule était autrefois recouvert d'une forêt épaisse qui protégeait ses habitants des ardeurs du soleil ou de la rigueur des hivers. Riche de toutes sortes de plantes et de fruits, peuplée d'animaux sauvages, elle offrait aux hommes une nourriture abondante et variée. Dans un article qu'il rédige en 1897 pour *la Nouvelle Humanité*, Gravelle reprend de façon précise l'exposé de Lesbazeilles sur la forêt à l'époque houillère, pour décrire la formation de la végétation luxuriante des temps préhistoriques et broser ainsi le tableau d'une sorte de jardin d'Éden séculier détruit par les déforestations ultérieures. « Si ces conditions avaient été conservées, affirme Gravelle, chaque individu [en France] pourrait avoir pour sa consommation la production de 12 500 mètres carrés de ce terrain naturellement fertile [23] [23]Émile Gravelle, « [La formation de la terre végétale](#) », [la...](#) »



13 La figure de Gravelle semble ainsi s'apparenter à ce que Max Weber désigne par l'expression d'« intellectualisme paria [24][24]Max Weber, *Économie et société*, Paris, Pocket, 1995, t. II, p. ... ». Son capital culturel, acquis de manière autodidacte, lui permet de développer des argumentations construites et nourries de références savantes, renforçant par là son autorité et sa force de conviction auprès de ses adeptes. Dans le même temps, son appartenance au bas de la hiérarchie sociale et son absence de lien avec les conventions du monde savant lui permettent d'investir ses connaissances dans la construction d'un système d'interprétation du monde et d'un programme de transformation révolutionnaire dénué de sens au regard des normes du monde scientifique.

# Une sociabilité libertaire

<sup>14</sup>Parmi les travers de la civilisation que Gravelle dénonce à l'envi, le travail industriel apparaît comme l'objet d'une aversion particulière. Ainsi lors de la réunion du 25 juin 1895, il explique à ses compagnons « que si tout le monde voulait vivre à l'état naturel, chaque individu [...] n'aurait plus besoin de retourner à l'usine [\[25\]\[25\]APPo, Ba 1508, dossier « Naturiens », Rapport de la direction...](#) ». Plus tard, il affirme que l'ouvrier ne se livre à ce type de travaux que contraint et forcé. Quand l'homme sera libre, déclare-t-il, personne ne voudra descendre dans les mines. Il n'y aura, alors, plus de carburant pour les machines [\[26\]\[26\]Ibid., 29 décembre 1895.](#) Lors d'une autre réunion, répondant à un certain Bouchez qui déclare que, « pour remédier au mal de la société actuelle », il convient de « limiter le travail selon les forces et les tempéraments de l'individu en le faisant profiter du fruit de son travail », Gravelle rétorque qu'« aucun homme libre ne consentira à se priver de sa liberté, même pendant une minute, pour aller travailler dans des mines et des hauts-fourneaux, travail qui est contraire à sa santé [\[27\]\[27\]Ibid., 1er novembre 1896.](#) ». Enfin, lors d'une conférence publique, le 20 mars 1897, il prétend que « si l'on proposait à n'importe quel ouvrier de quitter la société actuelle pour vivre comme à l'état primitif, moyennant qu'on lui donnerait un hectare de terrain, ainsi qu'à sa femme et à chacun de ses enfants, cet ouvrier abandonnerait de suite l'atelier ou l'usine où il travaille, où il est toujours en contact avec les miasmes délétères, pour être à même de se procurer ce qui lui est nécessaire [\[28\]\[28\]Ibid., 21 mars 1897.](#) ».

<sup>15</sup>Or cette aversion ne semble pas fondée sur l'expérience. Les réunions et les conférences du groupe des Naturiens, en effet, ne sont pas fréquentées par des ouvriers de la grande industrie ou des mineurs. Outre quelques employés ou travailleurs indépendants, des artistes et comédiens de second plan, on y retrouve principalement des ouvriers du bâtiment ou de la petite entreprise : cordonniers, chapeliers, ouvriers sculpteurs, tapissiers ou menuisiers. Ces réunions, enfin, ne se tiennent pas au cœur d'un quartier industriel et insalubre, mais sur les coteaux de Montmartre, dans une marge urbaine que la ville dispute encore à la campagne. Si l'on peut supposer que Gravelle, qui est originaire de Douai, a connu la réalité du monde de la grande industrie, tel n'est pas le cas de ses compagnons Naturiens. L'intérêt qu'ils accordent à ses théories n'apparaît pas, dès lors, comme l'expression d'un rejet de leurs conditions de vie quotidienne, mais plutôt comme une réaction radicale à la menace de disparition qui pèse sur leur système de valeurs, leur culture militante et leurs conditions d'existence.

<sup>16</sup>Au moment où se forme le groupe des Naturiens, en effet, la petite entreprise artisanale et urbaine subit de plein fouet la dépression économique qui sévit depuis le début des années 1870. On assiste alors à une profonde transformation du monde du travail. L'autonomie et la mobilité ouvrières sont peu à peu brisées par les règlements des grands établissements et les qualifications traditionnelles dévalorisées par la mécanisation [\[29\]\[29\]Voir Gérard Noiriel, Les ouvriers et la société française,....](#) Dans le même temps émerge un prolétariat de la grande industrie, porteur d'une identité collective qui trouve son expression, sur le terrain de la lutte sociale, dans le syndicat. Or, la naissance et l'essor de l'anarchosyndicalisme laissent en marge quelques poignées de militants qui échappent à ce mouvement d'uniformisation de l'action militante. Cet anarchisme individualiste constitue une nébuleuse aux contours mal définis, qui se caractérise moins par un projet politique précis que par son commun refus du syndicalisme et de l'organisation collective, son absence de confiance dans les capacités révolutionnaires des masses et son rejet absolu de toute forme d'autorité [\[30\]](#)  
[\[30\]Gaetano Manfredonia, L'individualisme anarchiste en France,....](#) C'est précisément de cette

nébuleuse individualiste, minoritaire et marginale au sein du mouvement anarchiste, que sont issus les participants aux réunions naturiennes.

17À bien des égards, le groupe des Naturiens, comme d'autres cercles d'études sociales qui naissent entre la fin de l'année 1895 et le début de l'année 1896, prolonge les formes particulières du militantisme anarchiste individualiste des années 1880-1890. Ses réunions peu formelles, où les causeries alternent avec les chansons ou les poésies déclamées, relèvent moins de l'action politique que de la sociabilité populaire. Elles s'inscrivent dans la continuité d'une sous-culture urbaine de facture libertaire. Ainsi, le contraste que révèlent les rapports de police entre, d'une part, le faible nombre de Naturiens convaincus par le programme de Gravelle et, d'autre part, la fréquentation plus fournie des banquets des conférences qu'ils organisent suggère que la participation à ces soirées est moins motivée par l'adhésion aux théories de Gravelle que par l'attachement à une forme de sociabilité particulière.

## Textes

### **Émile Gravelle, « Vive la Nature », *l'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, s.d. [1, juillet 1894], p. 4**

18En voilà assez de civilisation !

19Oui certes en voilà assez ; et depuis environ quatre mille ans qu'elle corrompt la Nature, l'expérience est concluante.

20Elle a, dans son berceau même, l'Asie, fait les Chinois scrofuleux, les Annamites et leurs mœurs, les Hindous pustuleux, les Arabes de la Mecque et leur choléra, les Persans abêtis, les Égyptiens dito, et, s'étendant plus tard en Europe, les Grecs et les Romains. (Voyez où ils en sont).

21Depuis 1500 ans, elle s'est installée en Occident ; aussi, la médecine et la chirurgie ont fait des pas rapides, mais pas autant que la maladie.

22Et, d'êtres beaux, sains et vigoureux qu'étaient les habitants primitifs de nos contrées, elle a fait, par une succession de progrès : des anémiques, des phtisiques, des rachitiques, des estropiés et des amputés de toutes façons, sans compter les menues infirmités : la surdité, la cécité, la paralysie, la névrose, l'idiotie, l'imbécillité et la folie (pour complément de la liste voir le dictionnaire de l'Académie de Médecine).

23Elle a créé au point de vue social, une multitude d'intérêts divers, qui, ô beauté de la Société, s'en vont se combattant les uns les autres. Ces intérêts ont engendré des infirmités morales, plus affreuses et plus répugnantes que leurs sœurs les infirmités physiques : la vanité, la cruauté, la bassesse, la servilité, l'abjection, qui ont amené comme résultat aujourd'hui classé et admis : la tyrannie, l'esclavage et la prostitution.

24Nous n'entreprendrons pas de retracer ici, l'évolution de tous les peuples à travers les âges, nous nous attacherons seulement à l'examen de la vie primitive sur notre territoire, pour la comparer à celle que nous à dévolu la civilisation.

25À l'époque où la France était couverte d'épaisses forêts qui formaient à ses habitants, un abri, l'hiver, contre les grandes bises, l'été, contre les ardeurs du soleil, les animaux de grande taille, tels que les buffles, les taureaux, les chevaux, cerfs, etc., pullulaient, ainsi que les troupeaux de moutons, de sangliers, de daims, de chèvres et le gibier représenté par les chevreuils, les lièvres et les innombrables catégories de volatiles et de poissons.

26Avec les fruits de toutes sortes, voilà pour la nourriture.

27Les cavernes, percées naturellement au flanc des rocs, constituaient pour la nuit, un refuge présentant toutes les qualités d'hygiène voulues : Demi-jour favorable au repos, agréable fraîcheur l'été, température tiède en hiver (loi naturelle constatée par les savants géologues, Boucher de Perthes, Schmerling, John Lubbock, Louis Figuier, etc., etc.).

28On nous montre au Musée d'Artillerie de Paris, la *tenue d'hiver* de l'homme primitif : un complet en fourrure, s'il vous plaît. (Combien de civilisés n'en ont jamais eu). En été, le vêtement était facultatif.

29Et le seul travail qui constituait à la fois un exercice salutaire, était la chasse.

30Actuellement, nous sommes en pleine civilisation ; aussi sur trente-huit millions d'habitants qui forment la population de la France, nous en voyons trente-sept millions, de tous métiers et de toutes industries, qui peinent et suent, pour obtenir le problématique résultat de manger tous les jours (et quelle nourriture) ; sur ce nombre il y en a les deux tiers qui ne goûtent à la viande qu'aux grandes solennités et pour l'éblouissante gloire de l'humanité civilisée, on en rencontre qui ne mangent rien du tout.

31Tandis qu'à l'état primitif les hommes trouvaient dans la Nature, et cela gratuitement et en abondance, la satisfaction de leurs besoins, la Civilisation a institué, ô ironie, le Labeur avec la Faim !

32Prolétaires, mes frères, à vous de comparer et de juger.

## **Émile Gravelle, « Nature et civilisation », *l'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, 2, février 1895, p. 2**

33En déclarant que l'état de Nature était la seule condition d'existence où l'humanité actuelle, abâtardie, veule et souffrante, pouvait se régénérer en trouvant la satisfaction de tous ses besoins, je n'ai fait qu'exprimer une conviction qui s'est établie en moi, après examen de la Civilisation administrative et industrielle, sans pour cela inviter mes concitoyens à retourner à l'animalité primitive.

34J'affirme que la Nature seule peut assurer à tous, le bien-être matériel et l'expansion libre intellectuelle, tandis que la Civilisation est impuissante à donner ce même résultat.

35Et pour démontrer cette assertion, il suffit de remonter à 2000 ans à peine, à l'époque où sur le territoire de la France actuelle, vivaient nos ancêtres, les Gaulois, que la tradition représente de haute stature, vigoureux, admirablement constitués et dont la blancheur de peau et les saines couleurs de la face faisaient l'étonnement et l'admiration des Latins qui les ont décrits.

36Au sein des épaisses forêts qui couvraient le pays, les Gaulois trouvaient en abondance le bétail, le gibier et les fruits pour leur alimentation, sans aucun souci d'élevage ni de culture. Leur abri pour la nuit était la hutte et la caverne ; leurs vêtements, des peaux d'animaux (aléas fourrures) et tout cela leur était fourni par la Terre.

37La Terre d'aujourd'hui est restée la Terre d'autrefois, à part la perturbation apportée dans les conditions atmosphériques et aquatiques, causée par les déboisements vandalesques, que par mesure politique, Jules César et plus tard, tous les gouvernants ont opéré ; supprimant simplement de cette façon : le refuge, l'alimentation... et la résistance.

38Néanmoins, le sol est demeuré fertile, les saisons se reproduisent chaque année ; nous avons toujours le printemps qui fait germer, l'été qui fait croître et mûrir, l'automne, saison intermédiaire qui permet la récolte et l'hiver qui purifie et repose la Nature entière.

39Et comme notre territoire a une superficie de 53 000 000 d'hectares dont 45 000 000 fertiles, que sa population est de 38 000 000 habitants, ce qui attribue 10 à 12 000 mètres carrés de terrain productif à chacun ; que cet espace mi-partie bois et pâturages peut produire la nourriture de bétail, gibier et volaille représentant 1000 kilog. de viande par an : la voilà la suppression de la misère, l'extinction du paupérisme, que dans votre sollicitude, o sociologues présents et passés, vous *cherchez* inutilement depuis des siècles.

40Tandis que dans votre civilisation, vous imposez comme condition d'existence la loi du travail à tout individu né sans fortune, la Nature peut actuellement encore lui assurer gratuitement toutes les satisfactions matérielles.

41Et je ne vois pas que de respirer l'air pur et aromatisé des bois, de manger tous les jours du bétail et de la volaille, de se vêtir l'hiver de chaudes fourrures et l'été de fines peaux préparées et de coucher dans des cavernes à la température tiède pendant les froids, fraîche pendant les chaleurs (particularité naturelle qui se présente à l'inverse dans nos habitations civilisées), je ne vois pas, dis-je, que ces heureuses conditions puissent empêcher les hommes d'être intelligents, de penser et d'agir, aussi bien et même plus facilement qu'à présent ; et que pour être musicien, modelleur ou poète, il faille aspirer l'atmosphère opaque de nos cités, absorber les étranges détritiques que sont nos aliments, confier la défense de notre corps à des tissus traîtres et félons et habiter les mesures que nos aimables propriétaires nous font payer comme du neuf.

42Le progrès intellectuel peut parfaitement s'effectuer et grandir au sein même de la Nature, car elle fournit tous les éléments nécessaires à l'exécution des conceptions artistiques, seul travail compatible avec la dignité de l'homme. Et la faculté d'exercer la force et l'adresse, de chanter, déclamer, peindre, modeler, se rencontrant chez tous, on verrait chacun se livrer librement et avec amour à l'expansion de son talent propre, sous l'impulsion de l'activité, résultante normale de toute bonne constitution physique.

43Et c'est cette faculté d'imaginer et d'exécuter qui nous distingue du reste de l'animalité, qui a justement donné lieu à la glorieuse maxime : « Le travail ennoblit l'Humanité. » – Oui, certes lorsque ce travail consiste en l'exécution d'une œuvre artistique ou ingénieuse, ou pour son agrément ou son besoin personnel, l'homme mettant à profit les éléments que lui fournit la Nature, exécute un objet d'art ou d'utilité ; mais je me représente difficilement l'homme s'ennoblissant en cassant des cailloux, en sciant de long, en enfonçant des pavés ou en curant des égouts, en un mot, en se livrant à la pratique de ces travaux industriels consistant en une série de mouvements

automatiques, qui, confiant à la machine, donnent à l'homme être intellectuel, une fonction d'où l'intellect est absolument banni.

[44](#) Les progressistes à outrance s'obstinent à nous affirmer que du perfectionnement du machinisme dépend la réalisation du bonheur sur terre : machines pour la fonte et la forge, machines pour l'ajustage, machines pour la locomotion, pour la traction, pour l'ascension, machines pour l'édification et la réfection, machines pour l'exécution et la distribution, mais ils négligent de nous apprendre d'abord comment tout ce machinisme sera effectué, si les machines d'extraction se dirigeront elles-mêmes dans les mines, conduiront la houille et le minerai dans le brasier des fourneaux, opéreront la dangereuse coulée, enduiront les barres de pernicieux minium, éviteront à l'homme l'atmosphère malsain de la forge, s'il y aura des machines pour exécuter sans conducteur les travaux d'hygiène et de salubrité par tous les temps et en tous lieux, le balayage des rues, les vidanges, le curage des égouts ; si la machine remplacera le mécanicien et le chauffeur sur la locomotive, le garde-frein dans sa guérite-vigie, l'aiguilleur à son poste la nuit et le jour, l'hiver et l'été ; si la machine cardera et tissera toute seule les étoffes et les trempera dans les cuves d'acide pour la teinture ; si la machine ira également sous le vent d'hiver, labourer les terres et moissonner sous le feu du soleil ; si enfin elle pourra éviter à l'homme les fonctions dangereuses, le séjour dans les endroits malsains et au plein air, exposé sans abris à tous les mouvements atmosphériques, calamités qui atteignent journellement les prolétaires de toutes professions et qui ont conduit la race humaine à l'état de déchéance physique où on la voit aujourd'hui.

[45](#) L'humanité actuelle crie : à l'aide, c'est un soulagement immédiat qu'elle réclame ; et, l'on peut à bon droit s'étonner que les grands philanthropes qui gémissent constamment sur les souffrances des déshérités ne se soient pas encore élevés, eux parfaitement éclairés sur les effets désastreux des matières chimiques sur l'organisme humain, contre l'exercice des professions périlleuses et pernicieuses qui constituent le fond et la base de ce que l'on nomme : le grand Progrès.

[46](#) Ce qu'ils ont trouvé jusqu'alors, c'est de demander du travail pour les malheureux, c'est-à-dire l'infection de l'usine et l'atrophie du chantier, et aussi de leur montrer l'hypothèse du perfectionnement des machines et du désintéressement des possédants. – Je soupçonne fort les gens qui s'en remettent à cet état futur, mais lointain, du soin d'arranger les choses, d'être dotés de quelques milliers de francs de revenus et de n'avoir jamais exercé la moindre profession industrielle. Je les engage instamment à en adopter une, à en faire l'essai pendant un mois ; ils comprendront mieux alors l'impatience des masses.

## **Les Naturiens (propagandistes), « Notre base », *l'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, 3, juillet-août 1897, p. 2**

[47](#) À l'État Naturel, toutes les régions fertiles de la Terre possédant une flore et une faune originaires abondantes et variées ;

[48](#) Et la statistique ayant établi le chiffre de superficie et de population des pays connus ;

[49](#) Nous affirmons :

[50](#) Que la misère n'est pas d'ordre fatal ;

- [51](#) Que la seule production naturelle du sol établit l'abondance ;
- [52](#) Que la santé est la condition assurée de la vie ;
- [53](#) Que les maux physiques (épidémies, infirmités et difformités) sont l'œuvre de la civilisation ;
- [54](#) Que les fléaux dit naturels (avalanches, éboulements, inondations, sécheresse) sont la conséquence des atteintes portées par l'homme à la nature ;
- [55](#) Qu'il n'y a pas d'intempéries, mais des mouvements atmosphériques tous favorables ;
- [56](#) Que la science n'est que présomption ;
- [57](#) Que la création de l'artificiel a déterminé le sentiment de propriété ;
- [58](#) Que le commerce ou la spéculation sur l'artificiel a engendré l'intérêt, dépravé l'individu et ouvert la lutte ;
- [59](#) Que le Progrès Matériel est le fruit de l'esclavage ;
- [60](#) Que les institutions et conditions sociales sont en antagonisme avec les lois de la physiologie humaine ;
- [61](#) Que la prostitution n'existe pas dans l'État Naturel ;
- [62](#) Qu'il n'y a ni bons ni mauvais instincts chez l'homme, mais simplement : satisfaction ou contrariété des instincts ;
- [63](#) Que l'Humanité recherche le bonheur, c'est-à-dire l'Harmonie ;
- [64](#) Et que l'Harmonie pour l'Humanité réside en la Nature.
- [65](#) *Les Naturiens (Propagandistes)*
- [66](#) E. Gravelle, H. Beaulieu, H. Zisly, J. Moris, H. Bigot, A. Marné, Bertell, P.L. Rappelin, E. Bisson, E. Trubert, P. Paillette, Spirus Gay, L. Martin, L. Letellier, A. Solel, G. Loize, E. Legentil, C. Guyot.

## Notes

- [\[1\]](#)  
Archives de la préfecture de police de Paris (APPo), Ba 303, note de l'informateur X, 20 août 1894, et Ba 1508, dossier « Naturiens », Rapport de la direction générale des recherches de la préfecture de police de Paris, 3e brigade, avril 1900. Gravelle n'apparaît dans aucun rapport de surveillance des groupes anarchistes avant le mois d'août 1894.
- [\[2\]](#)  
Notamment dans le second article reproduit ici : Émile Gravelle, « Nature et civilisation », *L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, 2, février 1895, p. 2.
- [\[3\]](#)  
APPo, Ba 1508, dossier « Naturiens », note de l'informateur Cossé, 16 avril 1895 et Rapport de la direction générale des recherches de la préfecture de police de Paris, 2e brigade, 1er bureau, 17 avril 1895.
- [\[4\]](#)

Malgré la petitesse du groupe, la préfecture de police dispose de quatre sources d'information sur son activité. Divers indices permettent d'identifier l'informateur X (ses rapports sont signés d'une croix potencée) comme étant Gravelle lui-même.

- [\[5\]](#)  
Les Naturiens (propagandistes), « Notre base », *l'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, 3, juillet-août 1897, p. 2.
- [\[6\]](#)  
*L'État naturel, organe des Groupes naturiens, paraissant tous les mois*, 4, février 1898.
- [\[7\]](#)  
APPo, Ba 1508, dossier « Naturiens », note de l'informateur Cossé, 11 février 1898.
- [\[8\]](#)  
Je me permets de renvoyer ici aux chapitres 8 et 9 de mon ouvrage *Histoire du naturisme. Le mythe du retour à la nature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.
- [\[9\]](#)  
Émile Gravelle, « Vive la Nature », *l'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, s.d. [1, juillet 1894], p. 4.
- [\[10\]](#)  
*L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, s.d. [1, juillet 1894], p. 1.
- [\[11\]](#)  
E. Gravelle, « Nature et civilisation », *op. cit.*, p. 2.
- [\[12\]](#)  
APPo, Ba 1508, dossier « Naturiens », Rapport de la direction générale des recherches de la préfecture de police de Paris, 2e brigade, 31 juillet 1895.
- [\[13\]](#)  
*Ibid.*, 27 novembre 1895.
- [\[14\]](#)  
*Ibid.*, 10 juillet 1895.
- [\[15\]](#)  
Henri Beaulieu, « Aux travailleurs », *la Nouvelle Humanité*, I, 3, octobre 1895, p. 4.
- [\[16\]](#)  
Voir notamment Henri Arvon, *L'anarchisme au xxe siècle*, Paris, PUF, 1979.
- [\[17\]](#)  
Tout d'abord hostile à l'idée de progrès, Pierre Kropotkine, dans son ouvrage *La conquête du pain*, paru en 1894, adopte l'idée d'un sens de l'Histoire allant vers un affranchissement croissant de l'homme à l'égard de la nature et exalte le rôle du machinisme comme instrument de l'émancipation du travailleur.
- [\[18\]](#)  
Élisée Reclus, *L'Homme et la terre*, Paris, La Découverte, 1998, introduction de Béatrice Giblin, p. 63-64.
- [\[19\]](#)  
Voir Richard D. Sonn, *Anarchism and cultural politics in fin de siècle France*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1989 ; Gaetano Manfredonia, *La chanson anarchiste en France. Des origines à 1914*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- [\[20\]](#)  
E. Gravelle, « Vive la Nature », *op. cit.*, p. 2.
- [\[21\]](#)

*Ibidem.*

- [\[22\]](#)  
Eugène Lesbazeilles, *Les forêts*, Paris, Hachette, « Bibliothèque des Merveilles », 1884 ;  
Fernand Depelchin, *Les forêts de la France*, Tours, Mame, 2e éd., 1887. Ces deux ouvrages  
sont rapidement évoqués dans le premier numéro de *l'État naturel*.
- [\[23\]](#)  
Émile Gravelle, « La formation de la terre végétale », *la Nouvelle Humanité*, 14-15, mars-  
avril 1897.
- [\[24\]](#)  
Max Weber, *Économie et société*, Paris, Pocket, 1995, t. II, p. 269-270.
- [\[25\]](#)  
APPo, Ba 1508, dossier « Naturliens », Rapport de la direction générale des recherches de la  
préfecture de police de Paris, 2e brigade, 26 juin 1895.
- [\[26\]](#)  
*Ibid.*, 29 décembre 1895.
- [\[27\]](#)  
*Ibid.*, 1er novembre 1896.
- [\[28\]](#)  
*Ibid.*, 21 mars 1897.
- [\[29\]](#)  
Voir Gérard Noiriel, *Les ouvriers et la société française, xixe-xxe siècles*, Paris, Éd. du Seuil,  
1986, p. 83-119.
- [\[30\]](#)  
Gaetano Manfredonia, *L'individualisme anarchiste en France, 1880-1914*, thèse de doctorat  
de 3e cycle, Paris, IEP, 1984, p. 178.